



Pour continuer de faire vivre la mémoire de Bertrand Sebileau qui nous a quittés en 2019, MJ, l'année de ses 50 ans, a choisi de publier son autobiographie entamée quelques mois avant de partir. Après ses 20 premières années, le récit se concentre cette fois sur son raid en Afrique en XT fin 1981. L'African Raid Gai, comme il l'appelait, clin d'œil au reggae qu'il appréciait.

Par Bertrand Sebileau, photos archives BS

## Touaregs et **baignoires**

**N**ous pensions faire convoi avec des camions, principaux utilisateurs de cette piste du Tanezrouft, afin qu'ils nous transportent les quelque cent cinquante litres d'essence nécessaires aux mille quatre cents kilomètres de la traversée du désert. Pas de chance, le trafic commercial est interrompu entre le Mali et l'Algérie pour une sombre histoire de sucre que les Algériens exportent à bas prix : un riche commerçant malien a acheté le gouvernement afin qu'il ferme les frontières à tout échange commercial. Ainsi, son pays plonge dans la pénurie et il écoule ses stocks, tranquillement, au prix fort. Nous attendons une semaine qu'un voyageur accepte de prendre en charge nos jerricans. Il faut dire que les passagers sont rares à Reggane, car la grande majorité des "aventuriers" empruntent la piste goudronnée jusqu'à Tamanrasset. Elle présente moins de problèmes d'autonomie pour le carburant. Nos motos, chameaux du désert, avaient les bosses si bien remplies qu'elles dépassaient la charge maximum autorisée par le constructeur en quittant Reggane. Les trente premiers kilomètres sont constitués essentiellement de passages de sable mou. Georges est décidément fâché avec ce



**Nos motos, chameaux du désert, avaient les bosses si bien remplies qu'elles dépassaient la charge maximum autorisée par le constructeur en quittant Reggane.**

type de terrain et tombe à plusieurs reprises. Les motos chargées sont impossibles à relever seul. De plus, le réservoir se vidant dans cette position, nous nous précipitons à chaque fois pour redresser la machine de Georges. Rémy s'offre une chute également et Bertrand, dans un des derniers bancs de sable sérieux, effectue un saut de l'ange irréprochable, éjecté par une ruade de sa monture, dans un fog de poussière. Rien de cassé, on repart pour déboucher presque aussitôt sur la démesure plate du Tanezrouft : 700 km où le relief n'existe plus. La piste qui s'étend sur plusieurs centaines de mètres de large est jalonnée par de gros fûts

de deux cents litres. Des balises involontaires complètent la signalisation. En effet, des carcasses de voiture, nues et polies par le sable, gisent ici et là. La récupération par les Touaregs est très poussée. Nous nous sommes arrêtés près d'une Peugeot dont l'arrière avait été proprement découpé au chalumeau. Il faut savoir que certains Touaregs ont évolué. On les voit circuler plein pot en Range Rover, se livrant au trafic de montres à quartz et Walkman introduits en fraude depuis la Lybie. Il existe une autre profession chez ce peuple : la mendicité. Les Touaregs des bords de piste vivent en effet du passage des voyageurs. Mais l'on rencontre

encore les seigneurs, juchés sur leurs dromadaires, drapés de bleu et turbannés de blanc, l'épée battant leur flanc, navigant sans boussole dans des territoires connus d'eux seuls.

### **Cuvettes non signalées**

Un danger sur cette piste où le 120 de moyenne n'est pas un problème : les "cuvettes" ou "baignoires". Ce sont des trous de cinq à quinze mètres de long, profonds de trente à soixante centimètres... Bertrand s'est fait doubler par son bidon d'huile mal fixé sur les bagages alors qu'il venait de négocier une baignoire trop rapidement. Elles ne sont en effet détectables qu'à quelques mètres, d'où le danger. Les nuits dans le désert viennent prendre place dans les moments inoubliables. Le soir, quand le soleil s'embrase à l'horizon, donnant le signal de fin d'étape, nous nous arrêtons. Nous dînons ensuite rapidement de quelques boîtes de sardines ou de thon, accompagnées de dattes ou d'oranges. Puis nous nous glissons frileusement dans nos duvets, car les nuits sont fraîches.

Et là, plusieurs heures durant, nous échangeons les impressions de la journée, contemplant la voûte constellée des cieux. Toutes les trente secondes, une plaie lumineuse, aussitôt refermée, déchire l'immobilité, nous arrachant des exclamations : les étoiles filantes. Nous abandonnons très vite l'idée de faire des vœux. L'inspiration ne pourrait suivre le rythme. L'air est limpide, exempt de toute humidité. Les formalités de sortie d'Algérie ne posent pas de problème. Au bout de deux heures trente, nous pouvons attaquer le sol malien. La piste change complètement sitôt la frontière franchie. En effet, au plat rectiligne succède un tracé sinueux et vallonné. Nous nous amusons lors des traversées d'ovues asséchés, quand la piste serpente dans le sable et qu'un Malien hilare applaudit et gesticule à notre passage. Plus loin, nous nous apercevons que Georges ne suit plus. La poussière que nous soulevons nous avait masqué son absence... ▲

*MJ remercie Marie-Noëlle Bas et Anne Leneveu (Sebileau) pour les documents et archives.*

**« Dans un des derniers bancs de sable sérieux, Bertrand effectue un saut de l'ange irréprochable, éjecté par une ruade, dans un fog de poussière. »**

